Édition CNRS, 1979. Conférence donnée par J. Lacan dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne le 16 Juin 1975 à l'ouverture du 5e Symposium international James Joyce[1]

(13)Joyce le Symptôme à entendre comme Jésus la caille : c'est son nom. Pouvait-on s'attendre à autre chose d'emmoi : je nomme. Que ça fasse jeune homme est une retombée d'où je ne veux retirer qu'une seule chose. C'est que nous sommes z'hommes.

LOM : en français ça dit bien ce que ça veut dire. Il suffit de l'écrire phonétiquement, ça le faunétique (faun…), à sa mesure : l'eaubscène. Écrivez ça eaub… pour rappeler que le beau n'est pas autre chose. Hissecroibeau à écrire comme l'hessecabeau sans lequel hihanappat qui soit ding ! d'nom dhom. LOM se lomellise à qui mieux mieux. Mouille, lui dit-on, faut le faire : car sans mouiller pas d'hessecabeau.

LOM, LOM de base, LOM cahun corps et nan-na Kun. Faut le dire comme ça : il ahun… et non : il estun… (cor/niché). C'est l'avoir et pas l'être qui le caractérise. Il y a de l'avoiement dans le qu'as-tu ? dont il s'interroge fictivement d'avoir la réponse toujours. J'ai ça, c'est son seul être. Ce que fait le f…toir dit épistémique quand il se met à bousculer le monde, c'est de faire passer l'être avant l'avoir, alors que le vrai, c'est que LOM *a*, au principe. Pourquoi ? ça se sent, et une fois senti, ça se démontre.

Il a (même son corps) du fait qu'il appartient en même temps à trois… appelons ça, ordres. En témoignant le fait qu'il jaspine pour s'affairer de la sphère dont se faire un escabeau.

Je dis ça pour m'en faire un, et justement d'y faire déchoir la sphère, jusqu'ici indétronable dans son suprême d'escabeau. Ce pourquoi je démontre que l'S.K.beau est premier parce qu'il préside à la production de sphère.

L'S.K.beau c'est ce que conditionne chez l'homme le fait qu'il vit de l'être (= qu'il vide l'être) autant qu'il a – son corps : il ne l'a d'ailleurs qu'à partir de là. D'où mon expression de parlêtre qui se substituera à l'ICS de Freud (inconscient, qu'on lit ça) : pousse-toi de là que je m'y mette, donc. Pour dire que l'inconscient dans Freud quand il le découvre (ce qui se découvre c'est d'un seul coup, encore faut-il après l'invention en faire l'inventaire), l'inconscient c'est un savoir en tant que parlé comme constituant de LOM. La parole bien entendu se définissant d'être le seul lieu, où l'être ait un sens. Le sens de l'être étant de présider à l'avoir, ce qui excuse le bafouillage épistémique.

(14)L'important, de quel point – il est dit « de vue », c'est à discuter ? Ce qui importe donc sans préciser d'où, c'est de se rendre compte que de LOM a un corps – et que l'expression reste correcte, – bien que de là LOM ait déduit qu'il était une âme – ce que, bien entendu, « vu » sa biglerie, il a traduit de ce que cette âme, elle aussi, il l'avait.

Avoir, c'est pouvoir faire quelque chose avec. Entre autres, entre autres avisions dites possibles de « pouvoir » toujours être suspendues. La seule définition du possible étant qu'il puisse *ne pas* « avoir lieu » : ce qu'on prend par le bout contraire, vu l'inversion générale de ce qu'on appelle la pensée.

Aristote, Pacon contrairement au B de même rime, écrit que l'homme pense avec son âme. En quoi se trouverait que LOM l'a, elle aussi, ce qu'Aristote traduit du ν⟩υω. Je me contente moi de dire : nœud, moins de barouf. Nœud de quoi à quoi, je ne le dis pas, faute de le savoir, mais j'exploite que trinité, LOM ne peut cesser de l'écrire depuis qu'il s'immonde. Sans que la préférence de Victor Cousin pour la triplicité y ajoute : mais va pour, s'il veut, puisque le sens, là c'est trois ; le bon sens, entends-je.

C'est pour ne pas le perdre, ce bond du sens, que j'ai énoncé maintenant qu'il faut maintenir que l'homme ait un corps, soit qu'il parle avec son corps, autrement dit qu'il parlêtre de nature. Ainsi surgi comme tête de l'art, il se dénature du même coup, moyennant quoi il prend pour but, pour but de l'art le naturel, tel qu'il l'imagine naïvement.

[1] Il s'agit d' un texte donné par J. Lacan à J.Aubert, à la demande de celui-ci, pour publication aux éditions CNRS, de sa conférence à l'ouverture du Symposium. le 16/06/1975. On notera l'écart entre les deux textes que sont Joyce I et Joyce II. Voir note 1 de Joyce I.

Le malheur, c'est que c'est le sien de naturel : pas étonnant qu'il n'y touche qu'en tant que symptôme. Joyce le symptôme pousse les choses de son artifice au point qu'on se demande s'il n'est pas le Saint, le saint homme à ne plus p'ter. Dieu merci car c'est à lui qu'on le doit, soit à ce vouloir qu'on lui suppose (de ce qu'on sait dans son cœur qu'il n'ex-siste pas) Joyce n'est pas un Saint. Il joyce trop de l'S.K.beau pour ça, il a de son art art-gueil jusqu'à plus soif.

À vrai dire il n'y a pas de Saint-en-soi, il n'y a que le désir d'en fignoler ce qu'on appelle la voie, voie canonique. D'où l'on ptôme à l'occasion dans la canonisation de l'Église, qui en connaît un bout à ce qu'elle s'y reconique, mais qui se f… le doigt dans l'œil dans tous les autres cas. Car il n'y a pas de voie canonique pour la sainteté, malgré le vouloir des saints, pas de voie qui les spécifie, qui fasse des Saints une espèce. Il n'y a que la scabeaustration ; mais la castration de l'escabeau ne s'accomplit que de l'escapade. Il n'y a de saint qu'à ne pas vouloir l'être, qu'à la sainteté y renoncer.

C'est ce que Joyce maintient seulement comme tête de l'art : car c'est de l'art qu'il fait surgir la tête dans ce Bloom qui s'aliène pour faire ses farces de Flower et d'Henry (comme l'Henry du coin, l'Henry pour les dames). Si en fait il n'y a que les dites dames à en rire, c'est bien ce qui prouve que Bloom est un saint. Que le saint en rie, ça dit tout. Bloom embloomera après sa mort quoique du cimetière il ne rie pas. Puisque c'est là sa destination, qu'il trouve amèredante, tout en sachant qu'il n'y peut rien.

Joyce, lui, voulait ne rien avoir, sauf l'escabeau du dire magistral, et ça suffit à ce qu'il ne soit pas un saint homme tout simple, mais le symptôme ptypé.

(15)S'il Henrycane le Bloom de sa fantaisie, c'est pour démontrer qu'à s'affairer tellement de la spatule publicitaire, ce qu'il a enfin, de l'obtenir ainsi, ne vaut pas cher. À faire trop bon marché de son corps même, il démontre que « LOM a un corps » ne veut rien dire, s'il n'en fait pas à tous les autres payer la dîme.

Voie tracée par les Frères mendiants : ils s'en remettent à la charité publique qui doit payer leur subsistance. N'en restant pas moins que LOM (écrit L.O.M.) ait son corps, à revêtir entre autres soins. La tentative sans espoir que fait la société pour que LOM n'ait pas qu'un corps est sur un autre versant : voué à l'échec bien sûr, à rendre patent que s'il en ahun, il n'en a aucun autre malgré que du fait de son parlêtre, il dispose de quelque autre, sans parvenir à le faire sien.

À quoi il ne songerait pas, on le suppose, si ce corps qu'il a, vraiment il l'était. Ceci n'implique que la théorie bouffonne, qui ne veut pas mettre la réalité du corps dans l'idée qui le fait. Antienne, on le sait, aristotélienne. Quelle expérience, on se tue à l'imaginer, a pu là faire obstacle pour lui à ce qu'il platonise, c'est-à-dire défie la mort comme tout le monde en tenant que l'idée suffira ce corps à le reproduire. « Mes tempes si choses » interroge Molly Bloom à qui c'était d'autant moins venu à portée qu'elle y était déjà sans se le dire. Comme des tas de choses à quoi on croit sans y adhérer : les escabeaux de la réserve où chacun puise.

Qu'il y ait eu un homme pour songer à faire le tour de cette réserve et à donner de l'escabeau la formule générale, c'est là ce que j'appelle Joyce le symptôme. Car cette formule, il ne l'a pas trouvée faute d'en avoir le moindre soupçon. Elle traînait pourtant déjà partout sous la forme de cet ICS que j'épingle du parlêtre.

Joyce, prédestiné par son nom, laissait la place à Freud pas moins consonant. Il faut la passion d'Ellmann pour en faire croix sur Freud : *pace tua*, je ne vais pas vous dire la page, car le temps me pressantifie. La fonction de la hâte dans Joyce est manifeste. Ce qu'il n'en voit pas, c'est la logique qu'elle détermine.

Il a d'autant plus de mérite à la dessiner conforme d'être seulement faite de son art qu'un eaube jeddard, comme Ulysse, soit un jet d'art sur l'eaube scène de la logique elle-même, ceci se lit à ce qu'elle calque non pas l'inconscient, mais en donne le modèle en temps-pèrant, en faisant le père du temps, le Floom ballique, le Xinbad le Phtarin à quoi se résume le symdbad du symdptôme où dans Stephens Deedalus Joyce se reconnaît le fils

nécessaire, ce qui ne cesse pas de s'écrire de ce qu'il se conçoive, sans que pourtant hissecroiebeau, de l'hystoriette d'Hamlet, hystérisée dans son Saint-Père de Cocu empoisonné par l'oreille zeugma, et par son symptôme de femme, sans qu'il puisse faire plus que de tuer en Claudius l'escaptôme pour laisser place à celui de rechange qui fort embrasse à père-ternité.

Joyce se refuse à ce qu'il se passe quelque chose dans ce que l'histoire des historiens est censée prendre pour objet.

Il a raison, l'histoire n'étant rien de plus qu'une fuite, dont ne se racontent que des exodes. Par son exil, il sanctionne le sérieux de son jugement. Ne (16)participent à l'histoire que les déportés : puisque l'homme a un corps, c'est par le corps qu'on l'a. Envers de l'*habeas corpus*.

Relisez l'histoire : c'est tout ce qui s'y lit de vrai. Ceux qui croient faire cause dans son remue-ménage sont eux aussi des déplacés sans doute d'un exil qu'ils ont délibéré, mais de s'en faire escabeau les aveugle.

Joyce est le premier à savoir bien escaboter pour avoir porté l'escabeau au degré de consistance logique où il le maintient, art-gueilleusement, je viens de le dire.

Laissons le symtôme à ce qu'il est : un événement de corps, lié à ce que : l'on l'a, l'on l'a de l'air, l'on l'aire, de l'on l'a. Ça se chante à l'occasion et Joyce ne s'en prive pas.

Ainsi des individus qu'Aristote prend pour des corps, peuvent n'être rien que symptômes eux-mêmes relativement à d'autres corps. Une femme par exemple, elle est symptôme d'un autre corps.

Si ce n'est pas le cas, elle reste symptôme dit hystérique, on veut dire par là dernier. Soit paradoxalement que ne l'intéresse qu'un autre symptôme : il ne se range donc qu'avant dernier et n'est de plus pas privilège d'une femme quoiqu'on comprenne bien à mesurer le sort de LOM comme parlêtre, ce dont elle se symptomatise. C'est des hystériques, hystériques symptômes de femmes (Pas toutes comme ça sans doute, puisque c'est de n'être pas toutes (comme ça), qu'elles sont notées d'être des femmes chez LOM, soit de l'on l'a), c'est des hystériques symptômes que l'analyse a pu prendre pied dans l'expérience.

Non sans reconnaître d'emblée que toutom y a droit. Non seulement droit mais supériorité, rendue évidente par Socrate en un temps où LOM commun ne se réduisait pas encore et pour cause, à de la chair à canon quoique déjà pris dans la déportation du corps et sympthomme. Socrate, parfait hystérique, était fasciné du seul symptôme, saisi de l'autre au vol. Ceci le menait à pratiquer une sorte de préfiguration de l'analyse. Eût-il demandé de l'argent pour ça au lieu de frayer avec ceux qu'il accouchait que c'eût été un analyste, avant la lettre freudienne. Un génie quoi !

Le symptôme hystérique, je résume, c'est le symptôme pour LOM d'intéresser au symptôme de l'autre comme tel : ce qui n'exige pas le corps à corps. Le cas de Socrate le confirme, exemplairement.

Pardon tout ça n'est que pour spécifier de Joyce de sa place.

Joyce ne se tient pour femme à l'occasion que de s'accomplir en tant que symptôme. Idée bien orientée quoique ratée dans sa chute. Dirai-je qu'il est symptomatologie. Ce serait éviter de l'appeler par le nom qui répond à son vœu, ce qu'il appelle un tour de farce dans *Finnegans Wake* page 162 (et 509) où il l'énonce proprement par l'astuce du destin en force qu'il tenait de Verdi avant qu'on nous l'assène.

Que Joyce ait joui d'écrire *Finnegans Wake* ça se sent. Qu'il l'ait publié, je dois ça à ce qu'on me l'ait fait remarquer, laisse perplexe, en ceci que ça laisse (17)toute littérature sur le flan. La réveiller, c'est bien signer qu'il en voulait la fin. Il coupe le souffle du rêve, qui traînera bien un temps. Le temps qu'on s'aperçoive qu'il ne tient qu'à la fonction de la hâte en logique. Point souligné par moi, sans doute de ce qu'il reste après Joyce que j'ai connu à vingt ans, quelque chose à crever dans le papier hygiénique sur quoi les lettres se détachent, quand on prend soin de scribouiller pour la rection du corps pour les corpo-rections dont il dit le dernier mot connu daysens, sens mis au jour du symptôme littéraire enfin venu à

consomption. La pointe de l'inintelligible y est désormais l'escabeau dont on se montre maître. Je suis assez maître de lalangue, celle dite française, pour y être parvenu moi-même ce qui fascine de témoigner de la jouissance propre au symptôme. Jouissance opaque d'exclure le sens.

On s'en doutait depuis longtemps. Être post-joycien, c'est le savoir. Il n'y a d'éveil que par cette jouissance-là, soit dévalorisée de ce que l'analyse recourant au sens pour la résoudre, n'ait d'autre chance d'y parvenir qu'à se faire la dupe… du père comme je l'ai indiqué.

L'extraordinaire est que Joyce y soit parvenu non pas sans Freud (quoiqu'il ne suffise pas qu'il l'ait lu) mais sans recours à l'expérience de l'analyse (qui l'eût peut-être leurré de quelque fin plate).

Docteur J. Lacan